



U  
N  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan  
**VACANCES  
MERVEILLEUSES**



P.O.L

Extrait de la publication



# VACANCES MERVEILLEUSES

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

LES JAPONAIS, 2004

L'AUTEUR DE POLARS, 2005

Raphaël Majan



U  
N  
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

# VACANCES MERVEILLEUSES

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-84682-073-2

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## Les congés payés, une chance pour tous

**V**endredi 6 août 2004, comme tout le monde a droit à des vacances, il n'y a pas de raison que le commissaire Wallance s'en prive. De toute façon, il s'ennuie au bureau : son fidèle Lavraut est déjà en Bretagne avec Martine et les enfants, Fagis est parti au Sénégal en famille, la belle Nathalie Malicorne est dans sa Guadeloupe natale et le divisionnaire Gou feint de travailler encore mais ne fait que de rares apparitions au bureau, ne déclarant cependant aucun jour de vacances, aux dépens du contribuable, tout en passant le plus clair de ses journées, pour ses nuits

il fait comme il veut, dans le lit apparemment aussi accueillant que confortable de sa dernière conquête. Ce n'est pas que ses collègues, supérieurs ou subordonnés, soient d'une grande utilité au commissaire, mais il y est habitué, à la longue, le travail est quand même différent en leur absence. Il a réservé une semaine, du samedi 7 août quatorze heures au samedi 14 midi, à la résidence du club Vacances merveilleuses à Évian. Une petite cure ne pourra que rendre ces congés encore plus réussis.

Il ne sort pas trop tard du bureau ce vendredi, son dernier jour de travail, pour aller chercher les billets et tout à l'agence près de chez lui. Il y a la queue. Au bout d'une demi-heure, on en arrive au monsieur devant lui qui n'est plus d'accord sur le prix alors que lui aussi part demain, ce sont des contestations sans fin. Wallance, qui a peur que l'agence ferme avant qu'il ait pu retirer les documents dont il a absolument besoin, finit par se mêler.

– Si vous ne voulez plus partir là-bas, partez d'ici, dit-il au mécontent.

– Imbécile, lui dit le vieil homme. Vous croyez qu'ils vont vous faire un rabais? Vous auriez plutôt



intérêt à vous solidariser avec moi qu'avec eux. On est collègues, entre clients.

Le commissaire n'a pas pour habitude de tolérer qu'on lui parle sur ce ton mais s'il commence à tuer tout le monde, ce ne sont plus des vacances. Il ravale sa rage, comme s'il n'était pas policier, admettant en outre que le vieux n'a pas tort, à part pour l'insulte préliminaire. La responsable de l'agence est alertée et, en échange de la cessation du scandale naissant, offre cinquante pour cent de la ristourne espérée au vieux mécontent qui s'en satisfait.

C'est au tour de Wallance de récupérer ses billets de train et sa réservation d'hôtel. On les lui remet, il vérifie pour le principe, heureux d'être un client modèle qui aura permis à la queue d'avancer rapidement.

– Merci, c'est parfait, dit-il. Et même mieux que ça : j'avais demandé une chambre simple et vous m'offrez une double pour le même prix.

– Ah oui, monsieur, je suis désolée, dit, en revenant sur ses pas, la responsable de l'agence qui regagnait son bureau de chef solitaire après avoir coûteusement amadoué le vieux. Il y a eu un surbooking

dont nous ne sommes aucunement responsables, il faudra que vous partagiez votre chambre avec un autre célibataire. C'est ça ou être remboursé et ne pas partir du tout, ajoute-t-elle sèchement pour que le mauvais exemple du mécontent précédent n'incite pas ce client-ci à faire également des histoires afin de récupérer quelques roupies et gâcher le temps et la bonne humeur à tout le monde.

– Comment ça ? dit Wallance, remarquant que, en stricte légalité, ses vacances ne commencent que demain samedi et que rien ne s'oppose peut-être à ce qu'il tue les incompetents sans entacher pour autant ses congés d'assassinat.

– C'est comme ça, dit la responsable. En manière d'excuse, comme geste commercial, nous vous offrons un bon de dix euros quotidiens, soixante-dix euros au total ce n'est pas rien, à valoir sur vos dépenses au bar de la résidence. En tenant compte du fait que le petit-déjeuner est déjà compris dans le forfait.

Le commissaire hésite à faire un scandale pendant que la jeune femme rédige le bon mais la seule perspective des vacances l'a déjà amolli, il ne sait

pas où aller s'il ne part plus pour Évian et se voit mal retourner au bureau lundi après y avoir fait ses adieux pour y recueillir des sarcasmes hypocritement apitoyés de subordonnés, il n'a aucune autre arme sur lui que celle de service, l'agence regorge de témoins, il cède. Et puis soixante-dix euros, ça en fait, des martinis.

Samedi 7 août 2004, à huit heures trente-neuf, il est gare de Lyon avec son sac de voyage pour prendre le TGV 6507 de huit heures cinquante-quatre. À huit heures quarante-quatre, il a trouvé la voie et s'assied à sa place réservée qui est un couloir et pas du tout une fenêtre. Le train sera complet. À huit heures cinquante, un petit garçon le fait lever pour s'asseoir à côté de lui avec une femme qui semble sa grand-mère assise fenêtre aussi, au rang derrière. Le gamin se retourne, excédant sa place réservée en empiétant sur celle de Wallance, pour continuer à parler à la vieille femme en gesticulant. Celle-ci demande à son propre voisin, un quinquagénaire rougeaud qui a déjà sorti d'un baluchon une bouteille de rouge et un saucisson beurre, s'il veut bien changer de place avec son

petit-fils pour qu'il soit à côté d'elle. Le type se penche par dessus son siège pour regarder le commissaire et refuse en disant :

– Non, désolé. La binette du voisin de devant ne me revient pas.

La grand-mère, mal à l'aise, fait pour la forme la même demande à Wallance. Ce n'est pas la faute du commissaire si elle s'y est prise trop tard pour avoir deux places ensemble, il n'a pas envie de se retrouver à côté d'un grossier personnage, il refuse aussi.

– Je suis comme vous. Moi non plus, je n'ai pas envie d'être assis à côté de ce « monsieur », dit-il en feignant pour se venger de croire que c'est la personnalité du voisin qui donne envie à la grand-mère d'opérer un changement et non la simple proximité souhaitée avec l'enfant, et mettant des guillemets à monsieur pour manifester n'avoir aucun lien anthropologique vraisemblable avec un tel être qui boit et qui mange, et si peu physiognomoniste.

Le train part à huit heures cinquante-quatre, réglementairement mais dans une ambiance tendue.

Le petit garçon s'appelle Adrien. Le commissaire n'a certes pas pour habitude d'écouter les

conversations de ses voisins, déjà qu'il n'écoute pas ses propres interlocuteurs, le prénom lui entre cependant dans la tête à force d'entendre la vieille femme dire « Ne dérange pas le monsieur, Adrien, mon chéri », « Ne donne pas de coups de coude au monsieur, Adrien, mon chéri », « Ne marche pas sur la manche du monsieur, Adrien, mon chéri » (car il s'est mis debout pour parler face à face à sa grand-mère), « Ne postillonne pas sur le monsieur, Adrien, mon chéri », « Assieds-toi correctement, Adrien, mon chéri, sinon tu vas encore vomir ». Si elle avait la main aussi leste que la langue, son chéri n'empêcherait plus Wallance de lire, mais elle est plus bavarde qu'efficace.

– Excusez-nous, dit la grand-mère au commissaire, l'obligeant à tourner la tête en arrière par politesse, les torticolis ne viennent pas autrement. Il n'a que six ans.

Six paires de claques lui feraient le plus grand bien, écrira avoir pensé Wallance dans un carnet en ma possession sans le dire cependant, respectueux des convictions pédagogiques de chacun et moins à même de faire la loi, hors service, dans un train

ouvert à tous les citoyens qu'en pleine heure ouvrable à son bureau.

– Presque sept, dit Adrien au commissaire qui l'enregistre si jamais une ouverture se présente pour les paires de baffes.

Le gamin ne cesse de se lever et de se rasseoir pour aller faire pipi ou courir dans l'allée centrale, dérangeant Wallance à chaque fois en l'obligeant à se lever ou le rouant, maladroitement ou adroitement, de coups de pied dans les mollets quand le commissaire reste paresseusement assis. La grand-mère ne propose pas d'échanger les places couloir contre ses places fenêtre, bien française dans son avidité à réclamer comme un dû une générosité dont elle se montre elle-même avare.

À dix heures quarante-cinq, la SNCF annonce l'arrivée en gare de Bellegarde à dix heures cinquante-trois, les passagers des voitures 1 à 10 continuent dans le même train, ceux des voitures 11 à 20 ont une correspondance pour Évian-les-Bains, entre autres, TER 17605, à treize heures quarante-six.

– Comment ça ? dit tout haut le commissaire qui, impuissant à lire dans les circonstances qu'on lui

concocte, en est réduit à devoir écouter pour moins s'ennuyer.

Il est dans la voiture 20.

– C'est rageant, hein ? dit la grand-mère. Vous aussi, vous allez à Évian ? Une heure cinquante-trois de changement à Bellegarde alors que si juste je m'y étais prise plus tôt on pouvait rester dans les bons wagons et on arrivait à treize heures vingt-six au lieu de quinze heures.

Ils auraient pu le prévenir, à l'agence. Non seulement il ne revoyagera jamais avec eux mais le commissaire envisage d'y faire une petite descente, à son retour à Paris, quand il sera de nouveau en fonction. Il se lève pour faire quelques pas, histoire de passer son énervement. Dans l'espace entre deux wagons, il tombe sur un contrôleur et lui raconte sa situation, demandant s'il peut intégrer une voiture de tête.

– Impossible, tout est complet.

Il n'y a pas de communication entre les voitures 10 et 11, et on exigera de voir la réservation pour laisser monter quelqu'un dans les wagons qui continuent vers Évian si jamais Wallance essaie d'entrer quand même, quitte à voyager debout.

– Je suis commissaire de police, dit-il.

– Impossible, tout est complet, répète le contrôleur qui est le seul des deux à porter l’uniforme, ce qui se ressent dans son ton.

Qu’un simple employé de la SNCF prétende, au moins par sa conduite, être plus gradé que lui enflamme Wallance d’indignation. Il ne se départit jamais de son revolver de service, la situation montre comme il a raison, et il a un instant l’idée de s’en saisir pour abattre l’insolent sur place, personne ne les voit et le vacarme de la balle se perdrait dans celui du train. Mais peut-être qu’on les voit, quand même, et l’assassinat, même si tout tourne au mieux, apaisera ses nerfs sans lui faire gagner une minute, et, surtout, c’est une drôle de façon de commencer ses vacances que de tuer avant même d’être arrivé à la résidence.

– Vous avez de la chance que je sois en congé, dit-il au contrôleur.



## « J'avais dit sans olive, le martini »

Ce que Vacances merveilleuses appelle sa résidence est un parc assez vaste dans lequel sont bâtis pléthore de petits pavillons plutôt bien faits, on en a pour son argent. Son colocataire pour la semaine est un beau et frêle garçon de vingt-deux ans, Kevin Rocamadour, sympathique. Ils ont chacun leur chambre, plus un salon commun. Il n'en reste pas moins que, même si le commissaire n'a encore aucun assassinat en tête, partager son logement est handicapant, d'autant qu'un si jeune homme est le genre de personne à se faire des amis durant ses vacances, avec tout ce

que ça implique contre le goût pour la solitude de Wallance. Lui-même ne pourra d'ailleurs faire autrement qu'entretenir certaines relations avec des vacanciers ou curistes. Et Kevin Rocamadour a sa collection de CD, écoutant *Madame Butterfly* de Puccini, sur son discman mais on entend quand même, lorsque le commissaire entre dans le pavillon, ce qui est mieux que de la techno mais n'évoque cependant pas de bons souvenirs à Wallance<sup>1</sup>. C'est Bach qu'il préfère.

La première personne qu'il voit dans la résidence est le vieux qui l'a traité d'imbécile à l'agence. Ce crétin a dû prendre le train direct, de quoi se plaignait-il ? Il a donc emménagé avant lui et, en habitué qui vient tous les ans, a déjà eu le temps de sympathiser avec les nouveaux. Quand il arrive, le commissaire doit donner son nom à la réception, et Jean-Paul Bistourolf, ainsi s'appelle l'imbécile qui le dit qui y est, est assis dans le hall et entend tout.

---

1. Voir dans la même série *Les Japonais*.

– Wallance ? dit-il. Je vais vous appeler Liberty, c'est joli la liberté, en hommage au film de John Ford avec James Stewart et John Wayne, *L'homme qui tua Liberty Valance*, j'ai vu ça adolescent et c'est mon western préféré. Et puis, c'est plus joli qu'imbécile, non ? ajoute-t-il alors que le commissaire avait l'espoir de ne pas avoir été reconnu. Vous voyez, vous n'y avez rien gagné à faire la pute à l'agence, on préfère les gens qui ont du caractère, chez Vacances merveilleuses. Liberty, je parie qu'on ne vous a jamais fait cette blague.

– Vous êtes le premier aujourd'hui, répond le commissaire qui a à la subir tous les jours au bureau et ne sait pas si c'est plus énervant quand elle vient d'un supérieur ou d'un subordonné, celui-ci étant quand même contraint par le respect hiérarchique d'ajouter devant le surnom son grade et Wallance se console en se réjouissant que les vacanciers ignorent sa profession.

Toute la résidence adopte rapidement la prétendue trouvaille de Jean-Paul Bistourolf que le commissaire prend en grippe et l'appelle Liberty, même ce gamin de Kevin Rocamadour et même

Adrien, que sa grand-mère reprend parfois en lui recommandant de dire « Monsieur Liberty, Adrien, mon chéri ».

Il fait beau, tout est bien, mais, dès le samedi 7 à dix-neuf heures, le commissaire s'ennuie. Il se rend au bar extérieur situé près de la piscine emplie de l'eau épurée du lac et se commande un martini, sirotant d'avance sa gratuité (grâce au bon de l'agence). Par des injonctions de moins en moins discrètes, Jean-Paul Bistourolf le fait venir à sa table où sont déjà assis la grand-mère (son chéri est sous la table à jouer à attacher et détacher les lacets de ses baskets, ce que, même à six-sept ans, le commissaire n'aurait pas du tout trouvé amusant, les jeunes d'aujourd'hui, abrutis de jeux vidéo, sont bizarres), Kevin Rocamadour, une femme, la trentaine, inconnue, et, stupeur, le commissaire Deculardelle dont l'inconnue se révèle être l'épouse pas sans charme. Deculardelle est un collègue de trente-six ans que Wallance a parrainé à ses débuts dans la profession et qui lui a rendu grand service par son incompétence prudente, en se révélant incapable

Ouvrage composé par  
Atlant'Communication  
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Achévé d'imprimer en mars 2005  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1903  
N° d'imprimeur : 05 0799  
Dépôt légal : avril 2005

Imprimé en France



Raphaël Majan  
**Vacances merveilleuses**

Cette édition électronique du livre  
*Vacances merveilleuses* de RAPHAËL MAJAN  
a été réalisée le 15 mars 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2005  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846820738 - Numéro d'édition : 136939).  
Code Sodis : N44612 - ISBN : 9782818005514  
Numéro d'édition : 229986.